

L'Ange de Marseille

Cyril

Carau



Nuits
noires

Les Editions

Sombres Rets

L'Ange de Marseille

Cyril Carau

*

Prologue

— Robert ! Eh, Robert tu m'écoutes ?

— Hum, quoi ? Tu vois pas que j'écluse... Respecte le travail, mon vieux.

— Oh, fan de chichourle ! Je ne te demande pas d'arrêter de picoler... je te demande un peu d'attention.

— Hein ! Quelle attention ? Tu me bassines, l'Angelot. Arrête de tchatchter et bosse un peu ; à ce train on n'y arrivera jamais ; il reste plus beaucoup de temps devant nous...

— Après tout, tu as raison. On finit d'abord les bouteilles. On discutera après. Zou vaï...

On en était là.

Ça faisait un bail que je n'avais pas vu mon vieil ami - et éternel associé - aussi consciencieux dans un travail. Pourtant on bossait ensemble depuis longtemps ; quinze ans qu'on avait ouvert notre troquet ! Moi, j'étais comme qui dirait le gestionnaire de l'équipe et lui l'artiste, le passage obligé pour tous les clients du bar. Personne mieux que ce sacré Robert ne savait faire commander

aux clients de nouvelles tournées... Il avait le don.

Par son bagout, par la magie de sa parole, par l'entrain qu'il mettait à raconter des anecdotes fabuleuses, je ne savais comment, il provoquait dans l'organisme des gens une soif joyeuse et communicative. Elle se propageait de l'un à l'autre et tous l'écoutaient dans une furie consommatrice. Et, dans ce waï, moi je remplissais les verres de ce soleil glacé et désaltérant qu'on appelle un flai. Diable ! que c'était beau à voir. Chacun mettait toute sa bonne volonté à vider son portefeuille (ou à grossir l'ardoise) et satisfaire son gosier de brumes, de rêves et de paysages enivrants.

Je crois que notre collaboration, qui voyait l'un au comptoir et l'autre à la tchatche ou à l'engatse, plaisait bien au beau monde. Grâce à ce « rite » devenu quasiment immuable, nous maintenions à flot notre affaire à la Joliette. Notre bistrot avait bravé toutes les tempêtes économiques du Port. On avait tenu bon. Seulement l'adversité s'était montrée un peu trop coriace et nous, qui sait ? peut-être un peu trop tendres ! La crise nous avait bouffés.

Depuis - comme par mimétisme vis-à-vis de nos voisins maritimes - le chiffre d'affaire n'avait cessé de couler à pic. Pourtant les consommateurs ne manquaient pas, mais le liquide si. Un problème de pouvoir d'achat ! Je ne vous raconte pas les ardoises impayées, ni les coups de pieds laissés pour compte. À la fin, il n'y avait plus eu que des déboires.

Pourtant on craignait dégun. Ça non ! Au cours de notre histoire de bistrotiers, on avait fièrement résisté à l'entrave de nos libertés. Ils avaient tous essayé de nous

mettre le grappin dessus. Des mafias, corse ou napolitaine, aux barbeaux locaux, sans même parler d'une bande de Viets guère civilisés... ils s'étaient cassés les dents sur cet écueil - notre obstination - en voulant contrôler tout le quartier. On avait même refusé les rentrées faciles de flouze, la tentation des machines à sous dans l'arrière-salle. On tenait à notre autonomie. Ouais, jusqu'au bout indépendants, le Robert et l'Angelot ! Notre carrière durant, nous avons eu un respect inébranlable pour un précepte de mon grand-père : « Les bénéfiques doivent tinter dans ma poche et pas dans celle du voisin ». Sacré pépé, il en avait du bon sens. Son côté sarde.

De notre farouche résistance était née une réputation à toute épreuve. Nul ne nous cherchait plus d'embrouilles, pas même les jeunes loups qui auraient voulu aiguïser leurs longues dents sur de vieux briscards comme nous. Seulement voilà, c'était sans compter sur la pire des mafias — celle à col blanc. La plus prédatrice parce que totalement légale, au service du Léviathan. Or, à notre âge, on a du mal à accepter d'être battu en brèche par des morveux cintrés dans des costumes impeccablement amidonnés par les boniches de leurs bourgeoises.

Malgré nos cinquante-deux et cinquante-quatre printemps respectifs, Robert et moi, on était néanmoins décidés à ne pas s'en laisser compter. On reprendrait nos paquetages et on repartirait au combat. Certainement pour la dernière fois - le panache n'empêche pas la lucidité - mais avec Robert on s'était jurés sur l'honneur que personne ne nous arracherait notre gagne-pain. On irait peut-être au tapis, en ce début du mois de septembre 1999 mais ce serait en grands seigneurs.

Eh ! à notre âge, on était encore vaillants. D'accord, les années et la bibine m'avaient plus marqué que Robert. Ce qu'il avait en plus, je l'avais en moins. Imposant par la taille, un mètre quatre-vingt-deux, même au milieu de quelques spécimens de cette nouvelle génération de mutants, il ne faisait pas freluquet. Moi, avec mon mètre soixante-douze, derrière le comptoir, je devais me mettre sur la pointe des pieds pour attraper certaines bouteilles. Son regard noisette, si charmeur, restait toujours aussi vif. Son nez légèrement dévié lui donnait l'air d'un baroudeur, et son sourire chaleureux parvenait à séduire les moins réceptives au parfum d'aventure et de sensualité qui se dégageait de lui. Pour remonter au score, moi je comptais sur mes qualités capillaires, la crinière de mes vingt ans, alors que Robert perdait un chouia ses cheveux qui grisonnaient par endroits. Mais cela ajoutait à sa beauté virile, d'après ce que j'avais pu constater. Ce que j'avais aussi en plus moi, sans pour autant me réjouir, c'était les rides. Si je conservais l'immobilité d'une statue, ça pouvait passer, mais si je riais ou si je tirais la tronche, misère ! là, j'avais le delta du Rhône qui se dessinait au coin des yeux. Enfin, bon an mal an, j'acceptais la chose ! Surtout depuis que l'amour de ma vie, mon épouse Jeanne, était décédée. Et merde ! je sens que je vais radoter...

Bon, je reprends le fil du récit. On s'était dits, presque avec modestie, qu'on lutterait jusqu'au bout, en grands seigneurs ! Seulement on n'avait pas vu venir le couperet fatal et bien tranchant. Les créanciers - des banques aux fournisseurs et puis surtout l'État français en la figure de l'URSSAF, l'ASSEDIC, la T.V.A. et autres sigles tout aussi

hideux - avaient lâché leur armée de chacals. L'étau se resserrait et le harcèlement atteignait des proportions épiques. Mais foi de taverniers marseillais d'origine sarde ! on ne nous prendrait rien tant qu'on aurait un souffle de vie. Car du souffle, il nous en fallait pour siffler toutes les réserves du bar. Avec le Robert on s'était promis qu'aucun huissier sur Terre ou de Marseille ne viendrait saisir une seule goutte de nos précieux nectars. On aurait pu demander de l'aide ; les poivrots dans le quartier, comme Henri ou le gros Douglas, ça ne manquait pas. On aurait pu invité l'Anguille ou le Vieux, mais ce problème-ci on tenait à le régler tout seul.

Alors, depuis les premières lueurs du jour on n'avait pas cessé de s'enfiler tout ce qui nous passait sous la main. Et il y en avait... des bouteilles. Et puis les mélanges, ça avait du bon. De toute façon nous possédions deux atouts maîtres dans notre jeu : un passé d'ivrogne pas tout à fait enterré et des W.C. en bon état de fonctionnement.

L'odeur aurait dû attirer notre attention, mais nous étions tellement imbibés d'alcool et de vapeurs de rêves qu'il en aurait fallu bien plus pour sortir Robert de sa torpeur méditative et moi de ma bonne humeur grandissante. C'est que Robert était d'un naturel philosophe, même à jeun, mais bouilli alors là, on atteignait des sommets ! Moi je faisais plutôt dans le détachement ironique, froid, incisif, un peu bourru même ; je captais le cocasse dans une situation a priori banale, je pointais du doigt le comique des choses. Pourtant ça commençait à flamber sec. Ça faisait comme une musique, des craquements endiablés... ça imposait inconsciemment un rythme à

notre descente.

Malgré nos bonnes volontés et la capacité de nos corps à tout encaisser, il en restait une palanquée de bouteilles à vider ! L'exploit était beau, mais il relevait de l'impossible. Plus tard, des esprits chagrins suggéreraient que nous l'avions relevé uniquement pour cette raison. Bah ! Laissons-là les commérages. Avec Robert nous n'avons jamais eu besoin d'un quelconque motif pour boire jusqu'à plus soif et au-delà...

Quand la fumée se mit sérieusement à nous piquer les yeux. Quand Robert toussa si fort qu'il dégueula une partie de tout ce qu'il avait bu sur le comptoir (et un peu à côté) il fallut se rendre à l'évidence : on était en train de flamber. Et pas qu'un peu, fatche de con ! On allait y rester. Allez savoir pourquoi, cela provoqua en moi un éclat de rire monumental, gargantuesque, inextinguible, ravageur et ravagé. Ce ballet incongru de flammes rouges chatoyant tout autour de nous avait un aspect facétieux. J'y voyais des figures de clowns. Ils s'emmêlaient dans une parade burlesque et moqueuse qui mimait tous les connards constipés qui nous courraient après. Et ça faisait du monde !

— Eh, Robert ! grommelai-je, entre deux éclats de rire, sans détourner mon regard du sinistre, tu ne me croiras jamais, mais une horde de saltimbanques débiles a envahi le troquet. Les fadas ! ils dansent sur les tables.

Comme mon vieux complice ne répondait pas, je me tournai vers lui et lui tapai sur l'épaule. Il glissa le long du tabouret. Ivre mort. Ah, le salaud ! c'est qu'il me laisse tomber en plein terrain hostile. Va falloir que je me tape tout le ménage. Je ris de plus belle. Tout ça était

tellement invraisemblable, irréel. Je pleurais comme une madeleine, toussais à m'arracher le larynx et, en même temps, je rigolais comme un bossu. J'avais envie de tous les fumer. Mais à quoi bon ! il ne fallait pas vraiment incriminer la folie des choses. D'autant que je me sentais tellement bien dans ce bordel que l'idée de danger me paraissait totalement hors de propos.

Enfin ! je parlais pour moi. La vue de mon vieux complice, à terre, si bas, comme terrassé par des ennemis invisibles et sournois, le visage dans une flaque suspecte, hoquetant, me tira de mon hilarité. Momentanément certes ! Eh, fallait pas déconner ! Je le soulevai, le plaçai sur mon épaule gauche pareil à un gros sac et marchai à travers les flammes, désertant mon poste et la dernière cuvée de pastaga. Quel gâchis ! Digne sacrifice d'un grognard à Waterloo !

D'un coup de pied de tonnerre, je défonçai la porte. L'appel d'air me grésilla le cul. C'étaient ces traîtres de lutins farceurs qui me poignardaient dans le dos. Je sortis donc comme ça, dans la nuit, mon pote avec moi tandis que notre bar finissait dans un brasier qui me rappelait de loin le bûcher funéraire d'un guerrier viking. Et dans le fond c'était un peu ça... l'adieu aux armes.

Quand les pompiers rappliquèrent, (je me souviens vaguement de leur étonnement ; faut reconnaître... il y avait de quoi) ils tirèrent une bobine de deux pieds de long. Sûr ! Voir un vieux con assis sur le sol devant un troquet qui flambait, invectivant le ciel et l'univers dans un même embrasement, tandis que tout près de lui un autre vieux semblait dormir du sommeil auguste de la sagesse... sacré spectacle ! Robert était en plein

coma éthylique. D'ailleurs je ne tardai pas à sombrer dans l'inconscience. Dès que mon fou rire éblouissant et monstrueux rejoignit à son tour les cendres de notre bar.

T'ain ! à quoi tiennent les choses.

...



L'Ange de Marseille

Cyril Carau

Illustration de Elie Darco

Après le mystérieux incendie de leur bistrot, Ange Saint-Gabriel et Robert Gianotti, deux sympathiques quinquagénaires, aidés de Luigi dit *l'Anguille*, doivent faire face à une palanquée de problèmes. Mais les trois hommes ne sont pas à cours de ressources et dans leur quête de vérité, de justice et de plaisirs, ils croiseront dans la cité phocéenne, de la Joliette aux Goudes, en passant par l'opéra et la Canebière, des flics ripoux, de charmantes infirmières, un vieux mercenaire, un authentique privé « marseillo-new-yorkais », des politiciens par très clairs, un magnat retiré des affaires, de belles dames en détresse, et même Huguy les bons tuyaux !

Avec *L'Ange de Marseille*, retrouvez cette gouaille typique du Sud, des personnages et des situations haut en couleurs, mêlant le rire au tragique, des galéjades qui flirtent avec l'invraisemblable et des moments de tendresse bons et doux comme la caresse du soleil. L'auteur espère autant amuser, faire rire qu'émouvoir...

Ce polar marseillais, servi frais par Cyril Carau, est à lire sans modération !

Au début de l'ouvrage *un petit lexique à l'usage des étrangers* facilitera la compréhension de certaines expressions et termes propres au « parlé marseillais ». Et à la fin, en bonus, on pourra lire une aventure de Gabriel Darso, l'un des protagonistes secondaires du roman, dans une nouvelle se déroulant à New-York et intitulée *la logique Rhodes*.

ISBN : 978-2-918265-00-9

Prix : 14,90 €



9 782918 265009

Cyril Carau est né à Marseille en 1971. Auteur de plusieurs nouvelles, contes, scénarios, articles d'esthétique et de philosophie politique, il a fondé le webzine Univers d'OutreMonde et la revue polar Ananké. Ses autres passions sont la peinture et le cinéma. Dans ses différents écrits, souvent teintés d'humour, il explore le nihilisme, la fatalité, la barbarie, le pouvoir, mais aussi la beauté, l'amour, l'humanisme et la vie.